

Le peuple des hautes solitudes

Un homme rencontre son cousin devant un hôpital. Ils ne se sont pas vus depuis de nombreuses années et entreprennent d'évoquer quelques souvenirs. Que reste-t-il de ce qu'ils ont été ?

Une nouvelle par Marx Teirriet

Puissè-je imaginer un jour que les souvenirs, ce peuple des hautes solitudes, fussent nourris d'une foi sans cieux ni chapelles, abreuvés aux sources d'une mythologie relevant d'un imaginaire familial ? c'eût été impossible. Et pourtant...

Une rencontre et le chevet d'un mourant devaient tout changer. Je réalisai dès lors qu'aussitôt mon plus jeune âge, et bien que mes pas fussent encore trop courts pour suivre la célérité du corps maternel dans ses tâches impérieuses, je commençai à fabriquer cette onde intime qui demeurerait en moi à jamais, cet étrange territoire, radicalement familial mais qui sans cesse se dérobe : la mémoire. Cependant que la réminiscence de l'enfance – fidèle trublion – se retirât telle une marée basse et réapparût souvent selon un rythme étranger au hasard, y plonger ne fut pas sans danger et, à l'instar d'un phare, en faire mon unique destination eût garanti mon naufrage. C'est ainsi que je célébrai l'anniversaire des naissances avec euphorie, celui des morts dans le silence d'une pensée furtive ; ascendants et descendants formant la forêt de mon identité enchantée.

Dans cette famille on y naissait, on y mourait, vie et mort comme les deux portes d'un même seuil, celui du clan, unique, reconnu, exclusif. A quatre-vingts ans, j'en suis aujourd'hui plus que jamais persuadé.

*L'âge ne se mesure pas en années ;
le temps ne se divise pas en heures,
minutes, secondes...*

*Il s'additionne en expériences.
Se soustrait en disparitions.*

Dé-conte de la solitude, 11/11/2064

*

C'était il y a presque cinquante ans. Nous étions en avril, peut-être en mai, au petit matin. Je cheminai

dans des rues qui de longue date déjà n'offraient plus d'horizon. Me dirigeai, sur sollicitations de mon frère, au chevet de l'oncle Jean-Baptiste, alité depuis deux mois dans une chambre pâle de l'hôpital *Saint-Joseph*. Se faisant, je sentis refluer en moi – un très bref instant – le frisson du petit garçon, marchant dans mes pas, qui se réjouissait de retrouver son tonton jovial et rond, à l'occasion des grandes vacances estivales. Outre son cancer des poumons, nous savions tous qu'il mourait

de moi, de l'autre côté de la rue. Passent un motard, deux voitures ; une camionnette de livraison nous enveloppe de ses lourdes fumées. Je traverse.

- Antoine ! Si j'aurais su, m'accueillit-il hésitant, ça fait un bail !

Nous nous fîmes la bise comme il est de coutume entre nous. En l'enlaçant, je sentis la puissance et la fermeté d'un corps habitué aux travaux physiques.

- Effectivement. Au moins dix ans, non ?

« Ce dont on se souvient est une certaine forme trompeuse que prend ce dont on ne se souvient pas »

PASCAL QUIGNARD, *Petits traités II*

d'avoir enterré ma grand-mère un an plus tôt. Que l'on pût adorer sa maman avec une telle dévotion me paraissait relever du prodige. Je longuai les devantures des commerces fermés. Évitaï les crottes canines, seul relief du bitume récemment rénové. En sortant du passage de Lucette, en face de la caserne des pompiers, je pris à droite et patientai devant le passage pour piétons qui rejoignait le dernier trottoir menant au portail du mouiroir. Ce qu'il y a de particulier avec la mort, c'est qu'il s'agit d'une expérience unique. Que l'on soit acteur ou spectateur, la mort ne bégaye pas ; elle ne souffre aucun entraînement, tout au plus quelques apprêts.

L'air est vif et anormalement humide pour cette fin de printemps. J'ai les sangs glacés, malgré la doudoune en plumes d'oie et les chaussures montant sur un jean trop slim. Le soleil encore assoupi laisse sa clarté parvenir aux rares passants. L'un d'eux détonne. Son pas alanguï trahit sa méfiance à me rejoindre. Nous ne nous sommes pas revus depuis de très nombreuses années : c'est Lucca, mon cousin. Il s'immobilise en face

J'avais bien aimé Lucca. Il avait longtemps existé entre nous une bienveillance réciproque, mélange de proximité attendrie et de pudeur. Enfant, j'étais allé dans la même école que sa sœur, plus âgée que moi de deux ou trois années. Lui, devait avoir cinq ou six ans de plus.

- Ça me fait plaisir de te voir, reprit-il dans le même souffle. J'ai rendez-vous avec Chjara devant l'entrée, tu l'attends avec moi ? Elle doit passer avant son travail. Elle bosse pas loin, tu te rappelles ?

- Je m'en souviens parfaitement, m'entendis-je répondre d'une voix blanche.

- Je suis surpris de te voir ici. C'est pas trop ton truc les... il laissa la fin de sa phrase en suspens, cherchant un mot adéquat qui ne venait pas, un terme ni blessant, ni hypocrite, ni mensonger.

- Dumè ne pouvait pas venir voir J-B. Il m'a demandé d'être là... pour lui.

Une gêne s'installait imperceptiblement dans nos silences, lorsque je repris.

- D'ailleurs, il m'a dit que tu allais être papa. Félicitations !

- Ton frère parle trop ; sacré Dumè, c'est comme quand on était petits, pouvait déjà pas garder un secret, déclara-t-il avec un regard malicieux et un sourire timide. Oui... Ho c'est encore un peu tôt. On va rester prudent.

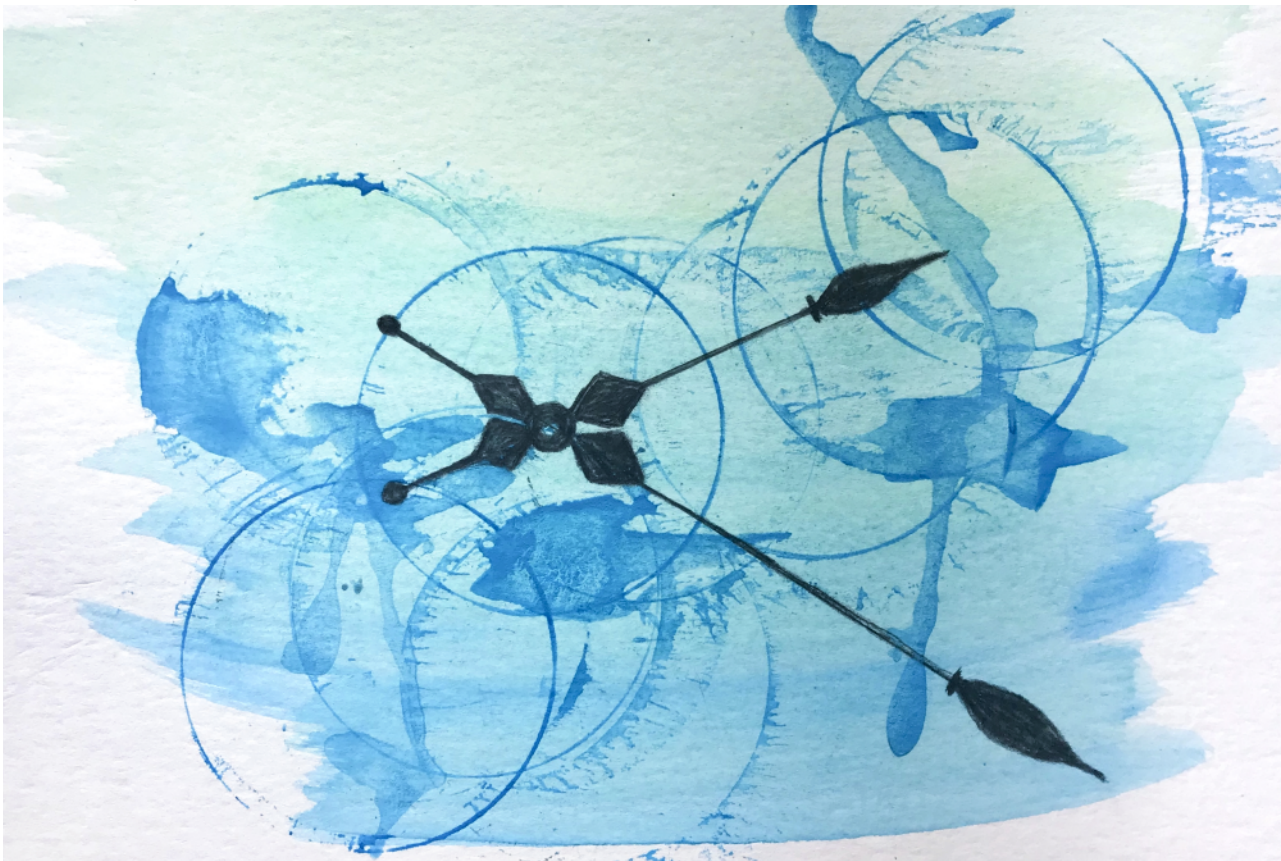
- Il faudra que tu me présentes la future maman.

Comment sont les choses ! Les naissances et les morts ne cessent de se côtoyer, malgré nos efforts pour les en dissuader. L'absence se retire dans les soupirs tandis que l'on vacarme la nativité.

Ma grand-mère, Jeanne, décéda dans les balbutiements de l'an 2013. J'avais alors un peu moins de trente ans. Au même moment, celle qui (à mon grand regret) envisage aujourd'hui de divorcer était alors enceinte pour la deuxième fois. Je la convainquis sans trop d'efforts que son état ne lui permettait pas d'assister à l'enterrement et me rendis seul aux funérailles.

Mercredi, le sixième jour de janvier. Nous partageons un petit-déjeuner sous la pergola, face à face mais inattentifs l'un à l'autre malgré le réconfort que me procure sa présence. Je pose tendrement ma main sur l'épaule de Noémie, en témoignage d'affection. Dès neuf heures trente, je tire derrière moi la porte d'entrée du mas. La berline fraye à travers les pins dispersés sur le granit blanc jusqu'à la nationale, s'englue dans les embouteillages des banlieusards. La destination est atteinte après une heure vingt-deux d'ultimes atermoiements : un parking contigu au champ de tombes. À l'arrêt face aux stands des fleuristes, les simagrées mal accordées et

L'AIR DU TEMPS
PAR CORINNE GICQUEL



les mines contrites du ballet des endeuillés m’excluent de la quote-part affective du monde. J’y vois une foule menée à la baguette par des règles dont je me sens écarté. Quelque chose sonne faux dans ce spectacle. Peut-être est-ce la couleur des textiles, les postures ou les larmes qui me deviennent cruellement insignifiants ? De quelle manière pouvais-je participer à ce spectacle qui m’affligeait ? Je fis demi-tour et ne me rendis pas à l’inhumation. Ce fut un nouvel effritement de mes relations familiales ; chaque rituel semblait, malgré moi, m’éloigner un peu plus de ses membres. Je ne savais pas comment leur pardonner de n’être que ce que j’étais. Je leur en voulais de les décevoir, de me ramener à cette personne qu’ils imaginaient et dans laquelle je ne me reconnaissais pas.

Même les événements heureux que nous aurions pu partager simplement me mettaient un peu plus à distance. C’était l’anniversaire de mémie Jeanne, ses quatre-vingt-cinq ans – il y a plus de dix ans. Lucca était accompagné de sa copine d’alors, une fille vieille, addicte au sport et thérapeute de métier. Son prénom m’échappe.

- Elle s’appelle Malya, continua Lucca.
- C’est joli comme prénom. Et cela fait longtemps que vous êtes ensemble ?
- Je l’ai rencontrée y’a deux ans, en vacances en Guadeloupe. Et toi, Noémie va bien ?
- Je crois. C’est compliqué. Surtout depuis la naissance du dernier. J’avoue que ça me mine un peu. Mais bref.
- Tu sais que c’est en partie grâce à toi que je vais devenir papa ? relança-t-il avec une pointe de facétie dans le ton de sa voix. J’ai écouté tes conseils.
- Je ne voyais pas quels conseils j’avais pu lui donner. Voilà bien une activité que je me gardais d’avoir.
- En fait, continua-t-il devant mon air déconcerté, c’est toi qui m’a incité à quitter Nathalie.
- Nathalie ? la conversation prenait des détours inattendus.
- Tu l’avais rencontrée à l’occasion des quatre-vingt-cinq ans de mémie Jeanne. Je pense d’ailleurs que c’est la dernière fois que nous nous sommes vus. Tu vois qui c’est ? insista-t-il.
- Un peu, me rassurai-je.
- J’étais fou d’elle.

Un réverbère nous contraignit à nous écarter l’un de l’autre quelques secondes. Un message de mon fils sur mon téléphone m’apporta un peu de réconfort. Lucca fit une pause. De mon côté, j’interrogeai mon désir de poursuivre cette conversation. J’aurais préféré retourner chez moi, jouer avec mes enfants, m’occuper du jardin, contempler le chat déambuler dans le potager. En outre, je n’étais pas certain de vouloir assumer une quelconque responsabilité dans la vie de Lucca, particulièrement une paternité.

- Elle était plus vieille que moi, c’est vrai, reprit-il. Je pensais déjà que je voudrais des enfants un jour, c’est vrai aussi. Et puis, on s’est parlé moi et toi. Tu m’as dit des paroles que je n’oublierai jamais.
- Tu sais, parfois je dis des choses, mais...
- Non mais là, t’avais raison, insista-t-il. Elle n’y était pour rien mais je pouvais pas rester avec une femme qui pouvait pas me donner d’enfants. C’est important les mômes, déclara-t-il en me fixant droit dans les yeux.

aucun souvenir d’un tête-à-tête entre nous ; je ne voyais pas par quel procédé j’aurais pu soutenir une importance si haute au faire naître que l’on ne pût concevoir une vie sans procréer. En conscience, je ne le pensais pas ! Toutefois, je consentis à ne pas insister, à ne pas défendre le principe selon lequel je n’aurais pas prononcé, ni même imaginé, ces paroles. Je me re-tranchai dans le silence, stupéfait une nouvelle fois par l’absurdité des situations que la vie nous offrait. Je ne me sentais pas proche de mon cousin au point d’être à l’aise avec ses confidences. Pariant sur la brièveté de cette rencontre improbable et mon retour très prochain à ma vie ordinaire, je me tus durant les quelques mètres qui nous séparaient de notre but.

Passées les larges portes en fer forgé ripolinées, nous nous installâmes sur les marches du petit perron de la guérite abandonnée, troublant la quiétude d’un lézard bigarré de tous les tons du vert, lequel nous vîmes s’enfuir vers les haies basses. Un souffle léger venu depuis l’arrière-pays rabattit les effluves des cuisines vers notre faction éphémère tandis qu’une banderole « hôpital en grève » semblait gonfler d’un nouvel orgueil. On eût dit cet espace exigu sorti d’un film d’époque, avec ses colonnades et ses pierres larges, dernier témoin du passé glorieux de ce lieu aujourd’hui carrefour d’espoirs perdus et de revendications. Ici, même guérir se trouvait maintes fois marqué du sceau de l’affliction. Les minutes s’écoulaient muettes. Cette attente, cet endroit, avaient pour moi quelque chose de familier, d’oublié et néanmoins d’apprivoisé, d’assimilé.

*

*La permanence des subdivisions
nous interroge.
Pis,
nous sommes sourds,
sauf à notre persistance ;

Le fracas de nos habitudes
et de nos inquiétudes
coule une chape de renoncements
jusque dans l’intimité
de nos consentements.*

Dé-conte de la solitude, 02/03/2064

*

Déjà il y a eu un jour où je fus contraint de prendre pension quelques mois dans un hôpital. Certes, ce n’était pas celui dont les dalles poreuses me supportaient aujourd’hui mais tous se ressemblaient finalement : de l’incertitude, un va-et-vient incessant, des voix assourdies, une odeur ubiqué d’onguents.

Connaître intimement une maison de santé, c’est avoir fait l’expérience de la proscription de l’esprit cartésien, avoir observé glisser sa vie dans le lit de l’irrationalité pendant d’interminables heures molles, à chercher la réponse à des questions sans mots, un sens à une situation ubuesque. J’avais été agressé sans raison ni préméditation ; puis laissé pour mort. Or, à dix-huit ans cette réalité m’apparaissait invraisemblable. Pourtant, de manière à m’en persuader, l’atmosphère s’était pétrifiée d’immuables langueurs autour de mon corps devenu étranger et brisé, m’abandonnant à des

pensées émiettées, allongé sur un matelas ajusté d’un cartonnetux coton blanc festonné de rouge, sans nulle chaleur, avec pour seul panorama quatre murs lisses et une fenêtre inaccessible. La solitude se mesure en désespoir ; parfois aussi en regrets. Elle se paie en délitement.

Je garde des souvenirs diffus de la période précédant mon agression ; l’intuition d’un ennui aux aguets de toute tâche quelque peu exhaustive et d’une obsession pour le temps. À cette époque, j’avais les yeux rivés sur ma montre, l’attention hypnotisée par les circonvolutions de la trotteuse qui telle une Sisyphe affranchie des dieux remontait sans fin les secondes vers un avenir palpable. Tout était prétexte à l’urgence : celle de faire les choses bien entendu, mais aussi celle liée à la crainte de n’avoir le temps de rien, de ne pouvoir accomplir ce que je concevais comme les projets d’une carrière héroïque, en d’autres mots l’absolue nécessité de devancer ma destinée. Même le calcul d’un itinéraire, aussi anodin fût-il, était soumis à cette acuité, à cette prétention à ravir un panache de précieuses minutes à la barbe de l’éternité.

Fin juin 2002, les examens d’entrée à l’université

étaient achevés. Tout juste majeur, je me réjouissais de fêter cette libération porteuse de promesses d’avenir, entre amis. Sans doute avions-nous convenu d’un rendez-vous en début de soirée, en centre-ville, devant l’entrée du pub dans lequel nos apéros entretenaient leurs habitudes.

Quoique l’imaginaire se lasse de remodeler ce que la mémoire dérobe au présent, cent fois ai-je remonté le cours des événements, cent fois différemment. Dans mes songes, je tentais de reconstituer les circonstances de l’agression, accédant par la même occasion aux absents qui, d’ordinaire, ne communiquaient avec moi que dans l’ensommeillement des nuits agitées. L’oubli m’était devenu insupportable ! Il me dépossédait. Face au vide de ma mémoire, dans la demi-conscience que m’octroyaient les analgésiques, j’égrainai les versions fabulées de ce qui s’était produit.

Dans l’une de celles-ci, je sors de l’immeuble. Du front de mer, cubiques et blancs les bâtiments géométriques dans lesquels niche mon appartement me font l’effet d’une paire de dés, posés sans ostension sur l’unique éminence alentour dont le galbe me rappelle la courbe d’un sein. L’envie m’étreint en tout lieu : vivre, manger, boire, danser, rire, faire l’amour et le refaire.

Mercredi, les écoles sont fermées. Les élèves finissent de s’épuiser dans les jardins qui jouxtent la plage, sous le regard des parents d’astreinte. Les matériaux rayonnent de la chaleur accumulée toute la journée. L’air est sec et les désirs exsudent parmi les fines crêpes Georgette aux motifs floraux et les chairs dénudées, les muscles bandés, sculptés dans la fatuité que la jeunesse distille parfois – par distraction – aux caractères décomplexés.

La ligne du bus régulier qui conduit dans le centre-ville a nourri mon impatience de son trajet fastidieux. Je descends Place Carli. À l’ombre des platanes centenaires, lesquels abritent le ballet des pigeons claudicants, je progresse entre les kiosques et la harangue des bouquinistes. Sur un étal bleu azur, celui de *Chez Christophe*, la facture d’un livre apparemment bref m’attire ; ou plutôt est-ce l’illustration de sa couverture : une très ancienne montre, un cadran doré surmonté d’une unique aiguille, le tout enchâssé dans un œuf de cuivre. Je suis heureux d’acquérir, contre menue monnaie, *Vie de Peter Henlein*, de Jürgen Abeler dans les éditions du Pommier. Je m’illusionne : la vendeuse ressemble à ma cousine.

Pour atteindre le Cours Malherbe, je traverse la rue des Trois âges. Au Bar du Courtil, connu pour son arrière-jardin enchatonné au pied des immeubles, je m’assieds en face de Julie et Bão. Je commande un cocktail Tango, comme Noémie, puis dépose ma paume sur sa cuisse tendre ; non, plutôt un Baby limé. Je suis d’humeur fêtarde, tout excité. Je me réjouis tellement d’avoir trouvé le courage de la séduire. Sa beauté se confond avec la passion ; elle a l’attrait de la jouissance, de la curiosité insatiable pour la découverte du corps de l’autre, de l’enivrement aux parfums capiteux de sa peau hâlée promis pour tout l’été.

Il est vingt heures trente. Enlacés, nos bras entrelacés dans le fuselage de nos grêles silhouettes, nous déambulons, Noémie et moi, insoucieux, d’un pas dégingandé, sur le pavé rosi par les rayons retardataires du jour finissant, que les rues animées et joyeuses déroulent devant nous à la façon d’un tapis fastueux pour célébrer notre avènement.

Nos places sont réservées en terrasse. Nous dînons d’un repas frugal. L’ambiance musicale agit sur nous comme un philtre et pourvoit à l’essentiel de nos agapes. Le lumignon, au centre, éclaire la table d’un soleil fiévreux, nourri de mille feux de joie, estompant jusqu’à la plus informe des ombres. Tout l’univers converge, contracté sur un mètre carré de nappe en papier. Nous sommes les monarques d’une cour de lucioles, de fourmis, de coccinelles, pénétrés de notre toute puissance. Toutefois, même le plus radieux des astres peut subir les affres d’une éclipse. Dans le couple, elle revêt les appareats du doute.

Un peu avant le dessert, un léger déséquilibre fait vaciller l’évidence. Il prend d’abord la forme d’un regard croisé à l’improviste, celui d’un homme. Et c’est la suspicion : « il te plaît ? » ; le ton n’est plus amoureux, pas même amical ; il a des relents de hargne, celle d’un propriétaire spolié. Elle a beau m’assurer qu’« absolument pas, mais qu’est-ce que tu racontes ? », qui peut l’affirmer ? La jalousie a planté sa graine, sournoisement, inopinément ; sa voix, qui dans un premier temps exprimait une stupéfaction empreinte de tristesse, fait place à une fureur contenue, voire même à une certaine défiance. Progressivement, nous nous démantelons, fâchés, l’orgueil outré par des paroles qui alimenteront nos remords plus tard. Nous quittons le restaurant chacun de notre côté.

Au cœur de la nuit, les rues ne sont plus peuplées des sourires carmin ni des effluves subtiles qui plus tôt les égayaient. Le silence écrase la matité des ténèbres autant que les émanations des égouts pressurent l’air. Je fulmine de douleur ; le ventre tordu d’une détresse rageuse et sourde ; je m’indigne, consterné, devant ma bêtise et

La solitude se mesure en désespoir ; parfois aussi en regrets. Elle se paie en délitement.

À cet instant, je ne sus pourtant pas dire s’il s’agissait d’une question ou d’une affirmation ; peut-être attendait-il une approbation formelle.

- Puis il continua.
- C’est ce que tu m’as dit « c’est important les mômes » ; et elle, elle pouvait pas ; et moi je voulais, peut-être pas de suite mais c’est sûr je voulais, j’avais presque trente ans. M’enfin, l’idée a fait son chemin, des jours, des semaines, puis des mois ; je pensais plus qu’à ça. Même quand on faisait... tu vois... l’amour quoi, je la trouvais de plus en plus... de moins en moins belle.
 - Je crois me souvenir qu’elle s’entretenait ? tentai-je de nuancer. Une jolie femme, non ?
 - Oui, pour son âge, reprit-il, c’est sûr, mais à un moment, je l’ai plus aimée. C’est tout. C’était pas notre faute. Je pensais plus qu’aux minots que j’aurais pas. Puis, j’ai commencé à trouver d’autres filles jolies. Des plus jeunes. Enfin, voilà, aujourd’hui je suis avec Malya et je suis très heureux.
 - Et bientôt papa, glissai-je avec malice.

Lucca semblait vouloir me rejoindre dans le moment présent. Cela me convint d’autant mieux que je n’avais



AUTOUR DE MINUIT
PAR CORINNE GICQUEL

mon inclination à détruire ce qui est important, à fondre l'or en sel.

La jalousie est un poison qui a eu essaimé dans mon cœur de bonne heure. Je la porte comme une blessure mal cicatrisée, toujours disposée à se rappeler à mon mauvais souvenir.

Peu à peu, les tissus meurtris se consolent, la tension redescend ; je fais demi-tour, à la rencontre de Noémie. Arrivant près de la station de taxis, à proximité de la montée des Ursules, je m'enquiers auprès d'un chauffeur fumant sa clope d'une jeune femme en jupe beige et rose, baskets fuchsia. Elle est partie il y a quelques instants à peine, dans la *Merco* de la mère Annie, croit-il savoir.

Pour lors, j'entreprends d'errer sur le chemin de mon expiation. À la lisière de la déchéance et de l'inquiétude de l'avoir perdue, cherchant autant une consolation que la sécurité des lieux clos, j'entame la tournée des bars de nuits. Et me saoule jusqu'à ce que mes orifices d'entrée et de sortie soient en circuit court. Dans un bouge inconnu, je songe à trinquer avec un des fantômes de mon enfance blessée.

- Tu bois quoi, papa ?
- Tu sais bien !

Ce sont ses yeux bleus comme la Terre vue du vide cosmique qui s'adressent à moi, chaleureusement, suavement, ardemment, intimement.

- J'ai oublié. Bière, sirop de grenadine ?

Il me répond mais je n'entends pas sa voix. Le brouhaha autour de nous me le rend de plus en plus inaccessible. La crainte qu'il ne disparaisse à nouveau me saisit.

- Tu as dit à maman que tu étais là ? Elle s'est inquiétée !

Puis je poursuis, comme si tout à coup une information importante me revenait, de celles que l'on a omises de dire et qu'une occasion opportune offre à la révélation.

- Tu as vu que l'équipe nationale a gagné la coupe du monde de football en quatre-vingt-dix-huit ? Tu devais être trop content. J'avais peur que tu ne l'aies pas su...

Les rues sont vides. Les bars ont fermé. Les lampadaires diffusent une lumière blafarde jusque dans les venelles. Le ciel est sans étoile.

Un homme gît sur un banc public. Je le devine vert, ou noir. Je me propose de le secourir. Mes paroles se collent au palais, une gomme informe pèse sur ma langue ceinte d'une denture de caramels mous. Mon champ de vision s'est rétréci et sa gueule boursoufflée me saute au visage à l'extrémité d'un étroit tunnel noir. L'homme éructe et vocifère des menaces. Il n'a pas compris ; « c'est pour vous aider monsieur », je baragouine un galimatias d'ivrogne. Son poing de pierre me fait ravalier cette explication. Je titube, hébété et insupportablement calme. Je vais me réveiller, oui ! Allez énerve-toi et casse-lui la gueule à ce clodo ! Mais je me sens comme anesthésié - l'alcool agissant en cet instant comme le chloroforme dans lequel tout mon être est plongé pour sa conservation -, incapable de réagir, focalisé sur les dents outrageusement cariées de mon assaillant, rebuté par son haleine putride. Des voix dans mon dos, inattendues, occultées par l'ombre d'un porche, ou d'une poubelle, encouragent l'agresseur à un nouvel assaut. Dans la suite, une subite douleur, totale, explose dans un fracas d'os entre la hanche et le haut de ma jambe droite, venue de derrière. Je chute, tout comme le bouquin d'Abeler, acheté plus tôt dans la soirée, projeté hors de ma poche arrière par mon sursaut. Je m'écrase sur le pavé où nous nous abîmons, marionnette et recueil même dérisoires. Une odeur d'urine se répand et me donne la nausée. Mais je pisse ! Je me pisse dessus. Comme par instinct, je tente de tirer cette jambe inerte pour la ramener à moi, terrorisé par son atonie. Mécaniquement, ma tête se tourne vers l'origine de l'attaque renégate : une silhouette arme une barre en métal au-dessus de sa tête, à des altitudes non homologuées, tandis que l'autre, plus trapue, imprime un modeste mouvement de recul à son buste en préparant son coup de pied.

Je suis cerné. De tout côté un danger mortel.

La stupeur provoquée par l'anticipation de la souffrance et des dégâts qu'occasionnera la tringle décharge en moi une montée d'adrénaline. Je suis ramené vers une prompte conscience, accrue, et tente de me soulever. Cependant, dans cet effort naïf pour faire face, je n'ai que le temps de discerner le cuir craquelé recouvrant la coque en métal de la chaussure revenant à vive allure à l'impact de mon crâne. Le coude gauche qui me tenait encore sur le flanc s'affaisse et je plonge dans un sommeil fuligineux, abandonnant mes muscles, mes os, mes organes, à la violence brute.

M'éveillant, je vis une infirmière penchée au-dessus de mon torse, nu. Sur le petit meuble à portée de bras, au milieu des télécommandes (de la télévision, du lit) et des câbles, mon livre était ainsi, posé à cheval sur une pile de magazines, le dessin de la montre pomander 1505 orienté dans ma direction.

Noémie était assise dans le fond, une maigre chaise pour la soutenir, en larmes. Nous renouvelâmes des excuses et des regrets sincères, quelques bribes d'explications que mon état de confusion limitait à l'essentiel. Mais le livre m'intriguait obsessionnellement. Qui avait eu l'idée de le récupérer ?

La conscience l'emportait alors sur le médicament : j'avais une nouvelle fois rêvé mon agression.

*

*Ne sont que chimères ces aiguilles
qui tournent en rond.
Comme des rêves ressassés.*

*Lors que seuls les songes suspendent
leur course concentrique, nous remon-
tons inlassablement le fil de l'illusion
laissant le verbe et l'image hypnotiser
nos sens au philtre du désir ;
ensorceler notre réalité.*

Dé-conte de la solitude, 27/02/2064

*

- C'est Chjara, dit Lucca, les yeux sur l'écran de son mobile. Antoine ?! m'interpela-t-il. Elle vient de m'envoyer un message. Elle va avoir du retard.

Je m'extirpai du memento de ma matière blanche et perçus dans son air absorbé, le dos rond, dans cette manière qu'il avait de faire tressauter l'articulation de son épaule gauche, une affliction ; un soupçon de tristesse et de mélancolie émanait de sa petite mine, depuis laquelle j'observais sourdre l'enfant qu'il avait été, sensible et discret. Le même gamin qui perdait aux cartes parce que nous trichions tous, Dumè, Chjara et moi. Il le savait mais refusait de nous imiter. Et il perdait, à chaque tour, stoïque, nous fixant droit dans les yeux pour juger au fond de notre âme de la satisfaction de l'avoir remporté sans mérite, déloyalement. Mais il se trompait. Nous ne jouissions pas de notre victoire, mais de sa défaite, comme la preuve d'une supériorité du pragmatisme (que nous confondions avec l'intelligence) sur la candeur (synonyme alors de faiblesse), l'inscrivant par la répétition dans la normalité. Lorsque parfois, attendri, je tâchais de lui céder une chance, mes deux compagnons de fortune me rappelaient à l'ordre en m'associant cuisamment à sa défaite. Chaque génération a son gentil. Pour la nôtre, c'était Lucca ; pour celle de nos parents, nous nous accordions tous les quatre à penser qu'il s'agissait de Jean-Baptiste.

- Tu crois qu'il va s'en sortir ? me dit-il d'une voix désillusionnée. J-B, tu crois qu'il va s'en sortir ?

Aucune réponse ne pouvait être satisfaisante aussi je me tus. Son visage fit un aller-retour à l'oblique dans ma direction, peut-être pour s'assurer de mon attention, puis il poursuivit.

- Je l'aime bien. Je voudrais pas qu'il meure. Tu sais, je suis sûr que c'est toi qu'il a toujours préféré. On aurait tous aimé être son favori mais c'était toi qu'il préférerait, Antoine. On se l'est pas dit mais on a toujours été jaloux des cadeaux qu'il te faisait, c'est certain.

- On en avait tous des cadeaux ! tentai-je pour me défendre.

- Oui, mais les tiens étaient mieux : plus gros, ou plus modernes... Tu savais qu'il avait voulu t'adopter ? Quand ton père est mort, ta mère ça allait pas fort. Il était question que Dumè vienne avec nous et que toi tu ailles avec tonton J-B. C'est même Jeanne qu'a pas voulu.

- Écoute Lucca, ce sont des conneries tout ça. Et ne parle pas de mon père, tentai-je timidement, avant de m'impatienter : tu te trompes sur toute la ligne !

- Peut-être. En tout cas, pour l'anniversaire de mémie, c'est à toi qui a demandé de faire le discours.
- Quel discours ? De quoi tu parles ?

La mort de mon père était un sujet sensible. Je détes-

tais que quiconque en parlât. Je n’avais pas honte du suicide mais la blessure liée au sentiment d’abandon qu’il m’avait causé n’avait toujours pas guéri. Mon humeur changeait pour virer au mauvais temps. De toute façon, je ne gardais aucun souvenir d’un quelconque discours ce jour-là. Même la célébration en elle-même n’était pas tout à fait distincte dans mon esprit ; une brume amère enveloppait l’évocation de cet anniversaire, d’où se dégageait surtout une impression générale de longueur indolente ponctuée de quelques anecdotes sans importance et une douce querelle avec Noémie au sujet de ma mère.

Celui des vingt ans de Chjara m’était davantage accessible. C’était avant mon agression. Pour elle, j’avais fait une courte intervention devant une poignée d’amis triés sur le volet ; une histoire de racines plongées dans le terreau de l’enfance et de liens indéfectibles, un truc débile qui fait bonne impression en vidéo. Pour autant que je m’en souvienne, c’est Lucca, avec son goût pour les manifestations publiques d’affection, qui en fut l’instigateur. Je m’y pliai de bonne grâce, n’osant pas dire non, mais peut-être aussi mû par une amourette qui tardait à se métamorphoser totalement en tendresse. Cela correspondait pour lui, pensai-je, à une forme d’incarnation des sentiments, une espèce de preuve par le geste de ce que les mots assurent d’amour, les liens du sang promettent d’attachement et de pérennité. Il pensa sans doute que sa proximité fraternelle avec Chjara eût affaibli la crédibilité du message : j’entrai donc en scène.

- Pour ses quatre-vingt-cinq ans, enchaîna-t-il. C’est la dernière fois qu’on a tous été réunis ; c’est aussi la dernière fois qu’on s’est vus, moi et toi.
- Je ne perçus aucun reproche dans le ton de sa voix, qu’un simple constat formel. Cependant, la propension de Lucca à me ramener dans le passé, vers un jadis que je discernais de plus en plus mystérieusement divergent entre mon cousin et moi, commençait à m’irriter fortement. La tempête couvait en moi, à proximité je la sentais arriver.
- Écoute, franchement je ne m’en souviens pratiquement pas de cet anniversaire ; en tout cas, ni du discours, ni de notre tête à tête !
- Et ben, c’est pas compliqué, elle est née en février, donc c’était en février. Attends voir, c’était en 2004, 1920 et 85... non en 2005. Ça s’est passé chez tonton J-B, en 2005.

A cette époque, j’avais vingt et un ans et vivais avec Noémie depuis quelques mois. Nous attendions la naissance de Mattéo avec impatience. Lucca semblait se rappeler parfaitement de cette cérémonie. La journée paraissait vivante en lui, comme davantage liée au présent qu’au passé. J’aurais aimé être dans sa tête pour en connaître tous les détails et le voir réinventer son souvenir. Au rictus qu’il affichait, je compris que je venais de lui en fournir une nouvelle occasion.

Une espèce de preuve par le geste de ce que les mots assurent d'amour.

Comme tous les dimanches je me suis levé le premier et Nathalie a eu du mal à se réveiller. Elle m’a rejoint dans la cuisine, attirée par la senteur du café tout juste passé. Je me suis moqué d’elle parce qu’elle avait « une coiffure de manga ». Elle avait son vieux bas de jogging et la marque de l’oreiller sur les joues. Je lui ai dit qu’elle était belle, et elle a tordu sa bouche, et froncé les sourcils pour me traiter de baratineur, et nous avons fait l’amour sur la table en formica.

En voiture, j’ai repensé à ses seins, son cul, la chaleur de son sexe et le mien branlant en elle. Assise côté passager, elle souriait d’aise. Son visage était douché par le soleil. Je lui ai dit : « Nos enfants seraient les plus beaux » et elle a répondu « ne recommence pas, Lucca ». Une ombre a traversé ses paupières closes. J’ai perçu un soupir d’exaspération navré. Je me suis senti con, floué aussi, et je me suis rendu compte que je n’avais plus de clopes. Je l’ai dit à Nathalie qui m’a rappelé le bar des Flots bleus, à l’angle de la rue de chez J-B. Je n’avais plus qu’à patienter.

La villa de l’oncle J-B est au Cap Safran. Depuis la petite cour aride de l’entrée, on peut sentir la présence iodée de la mer à quelques mètres. Parfois, on peut l’entendre ruminer son écume sur la plage de sable brun. Nous adorons nous retrouver ici pour les fêtes de fin d’année, l’obtention des diplômes, les naissances, les anniversaires. L’accès au hall d’entrée se fait par un petit escalier et un rituel. La chienne, une bâtarde de berger allemand, réclame le laissez-passer à l’aide de sa truffe humide glissée à travers les barreaux du

portail. Je dois l’avouer, contrairement à Chjara, Antoine et Dumè, ce chien ne m’inspirait pas confiance. Plus gros, il aurait presque pu me faire peur.

J’ai filé une savate à la chienne et j’ai fini ma tige au moment où Nathalie saluait tout le monde à l’intérieur. Enfin, Antoine est arrivé avec Noémie. Elle portait une jupe souple et sa grosseur avec la même fierté assumée. Antoine m’a salué. Je lui ai demandé quand il comptait faire le discours mais il n’a rien répondu. Il devait encore être de mauvaise humeur. Nous sommes entrés. La maison était animée. Des hauteurs de l’escalier on entendait mon père et son frère palabrer dans la salle-de-bains restée ouverte. Antoine s’est dirigé tout droit vers la cuisine. Des bruits de casseroles et de bouillonnements parvenaient jusqu’à l’entrée. Moi, j’ai tourné vers la salle à manger. Les odeurs de financière m’ont ouvert l’appétit et je me réjouissais de la régalande de vol-au-vent. Ma tante Nicole finissait de mettre la table. Elle portait son tablier en bandoulière et sifflotait au rythme de l’air d’opéra crachoté par la vieille chaîne Hi-Fi. J’ai continué vers le salon et j’ai embrassé mémie Jeanne assise dans le fauteuil face à la cheminée vide. « Joyeux anniversaire mémie ». Ses très fins cheveux blancs étaient tenus en arrière par une coquette pince marron aux motifs ocellés. J’ai constaté l’affaissement vers l’avant de tout le haut du corps sur ses genoux, le surpoids de sa poitrine pour des muscles dissous.

Tout le monde est arrivé. J’ai demandé à Antoine si le moment n’était pas bien choisi pour faire son discours, c’était l’apéritif, mais non, pas encore. Je me sentais impatient de cette communion. Jean-Baptiste nous a délectés de son champagne millésimé. J’ai vu des groupes de conversation se former, ponctuant les palabres d’éclats de rire. J’ai trouvé à la scène, avec ces murs recouverts d’une tapisserie légèrement décollée, le charme de l’antan et de l’impérissable en même temps. Au son de la cloche et à l’appel de tatie Nicole et mémie Jeanne, nous nous sommes mis à table.

Des heures durant, nous avons dévoré nos appétits et bu toute notre soif, le tout en partageant la description de plats mémorables et de recettes secrètes. Au milieu du repas et des conversations sur le projet de constitution européenne, j’ai eu chaud et envie de m’en griller une. Pour être discret, j’ai décidé d’aller côté jardin et d’en profiter pour regarder le gâteau dans le frigo.

Au dessert, Antoine a fini par faire un petit discours. Tonton J-B a mimé un applaudissement et Chjara a semblé satisfaite par l’évocation de quelques bons souvenirs qui avaient émaillés notre enfance. Mémie a soufflé sur les bougies à trois reprises. Et puis nous l’avons aidée à achever les flammes récalcitrantes. Impossible pour la plupart d’avaler une bouchée supplémentaire. Elle a semblé contente du plaid mi-cachemire mi-soie brodé que nous lui avons offert. Elle s’est mise à rire. Elle a pleuré avec grâce, avec

cette élégante retenue qui fait la marque des femmes de chez nous. L’après-midi, la gaieté a traîné en longueur.

Vers dix-sept heures, j’ai rejoint Antoine sous le pommier bas. Je me suis assis sur le bord de la chaise lattée et nous sommes restés un moment sans parler. Il était seul, je me suis souvenu que Noémie s’était réfugiée dans une des chambres du haut et se reposait. J’ai demandé à Antoine des nouvelles de sa santé et j’ai constaté qu’il n’affichait plus aucune séquelle. Pour alléger notre discussion, j’ai cherché à savoir comment s’était passée l’échographie. Il m’a répondu « c’est un garçon ». Il m’a décrit comment ils en étaient venus à lui choisir son prénom. Je lui ai raconté ma passion pour Nathalie, notre boulimie charnelle, mais aussi son refus d’avoir un enfant. J’ai ajouté qu’à quarante ans elle se sentait trop vieille, qu’elle pensait avoir passé son tour. J’ai précisé mes craintes, je n’étais pas d’accord. Il a dit : « Je comprends, c’est important les enfants ». Antoine s’est montré extrêmement calme, immobile, avec les mains posées sur le velours de son pantalon côtelé. Je n’ai rien dû ajouter. Du sérieux venait de plomber mes paroles qui peu de temps avant me semblaient anodines. Sa réponse m’avait brusquement projeté, nu et fragile, dans mon propre avenir. Cela m’a pris au dépourvu. Je ne l’avais jamais envisagé ainsi et ça m’a soudain semblé faire écho à une crainte qui planait sur notre couple de temps en temps et sur laquelle je ne parvenais pas à mettre des mots. Avoir des enfants a pris soudainement pour moi la forme de quelque chose de l’ordre de l’ac-

complissement absolu. L’air a paru refroidi et je suis retourné auprès de Nathalie, attablée avec les autres femmes. J’étais ahuri, sonné par cette révélation. Je l’ai embrassée, sa langue avait le goût des arômes de fleurs de jasmin et de thé vert.

La fin de la journée et la soirée sont allées vite. Nous avons mangé, nous avons bu et mangé encore, en nous tapotant le dos, en ébouriffant nos coiffures ordonnées. Et puis, les uns après les autres nous nous sommes levés et nous avons récupéré nos vestes de laine, nos manteaux et nos bonnets. Nous avons dit au revoir, nous nous sommes remerciés. Et séparés. J’ai pensé au temps passé si vite, dix heures déjà.

Demain il faudrait bosser.

*

La mémoire est comme une marée : elle se retire et elle revient, elle descend et elle monte. Or, sur l’enclume du présent, sont forgés les souvenirs altérés.

Étranges sont les souvenirs : ils forment un territoire connu - mais qui nous méconnaît.

Dé-conte de la solitude, 22/08/2064

*

Pour l'heure, j'avais dix-huit ans et ne profitais pas encore des joies de l'accès aux libertés qu'offrait l'âge adulte. la confiance propre à l'insouciance de la jeunesse avait cédé la place au doute.

Depuis l'agression et le début de ma clôture dans cette chambre d'hôpital, les cartes de mes prétentions professionnelles étaient rebattues par les impossibilités mécaniques du corps, par l'évanouissement de toute appétence pour le futur. Pouvais-je encore envisager une carrière, me satisfaire de l'entrée dans une école pour élites privilégiées et devenir un soldat à la solde de ma cupidité ? Les visites se succédèrent, amicales, familiales, explorées, ébahies, gênantes, envahissantes, lamentablement ; chacun apportant un présent qui devait témoigner de qui j'étais ou de ce dont j'avais besoin. Je ne m'y reconnaissais pas - je ne savais pas si je devais dire « plus ». Le fossé se creusait entre ceux qui voulaient que rien n'ait changé, qui appelaient le passé à reprendre le cours des choses normalement, et ma sensation vertigineuse de perte. Je m'étais perdu inconscient sur le pavé de la ville et aucun artifice du souvenir ne pouvait me retrouver. Mon état nécessitait du temps si bien que je fus touché par le cadeau de Chjara : un livre devenu vite familier et que je crus avoir toujours possédé, un bouquin historique sur l'invention de la montre que je lus (et relus façon puzzle) jusqu'à ce qu'il occupe l'essentiel de mes divagations rêveuses. Cependant, à ce moment précis, seule la présence silencieuse de Noémie m'était supportable. Et je restais là, cloué au lit, maintenu par un corset fait d'armatures en métal et d'un serre-tête articulé.

Je presentais la chute du volume de la pile instable des magazines mais mon incapacité à mouvoir mon buste latéralement ne me permettait pas de prévenir de l'effondrement. La montre de poche dorée au feu, sur sa couverture, ressemblait à une petite pomme mécanique ; elle représentait la pomander 1505, créée au début du XVI^e siècle par un certain Peter Henlein. C'était à Nuremberg, au cœur de la renaissance allemande. L'objet, rare, était considéré par beaucoup comme la première montre, cinq cent ans après les premières horloges. Outre notre intime relation au temps, Peter Henlein et moi avions en commun d'avoir vu notre vie basculer après une agression. Peut-être la fureur est-elle une commande du temps ? Progressivement, temps et violence m'apparurent identiques aux deux faces d'une même lame, disposée à sectionner le fil de la vie.

Peter Henlein naquit en l'an de grâce 1479 dans le Saint-Empire romain germanique. Les Habsbourg régnaient sur le petit « Pete » – comme l'appelaient ses parents, Peter sénior et Barbara Henlein – ainsi que sur tout le territoire dont la capitale de la Franconie était l'épicentre. Restait-il encore quelque chose de cette époque ? Certainement ! Par exemple ? Le premier globe terrestre achevé en juin 1492, par un certain Behaïm, au sein du même monastère de Nuremberg auquel Pete réclamait l'asile en ce jour d'automne 1504. Il était aux abois, le cœur meurtri, apeuré.

Le soleil ne s'est pas complètement dissipé par-delà le vallonnement herbeux mais seule sa lumière parvient jusqu'aux colombages des habitations tout autour. Les volets ne sont pas rabattus. La cloche n'a pas encore sonné l'Angélus. Mais il est temps de partir. Dans sa précipitation à quitter l'atelier, Pete manque de renverser le petit récipient dans lequel sèche le pilon de cuivre, sur la planche de noyer qui forme une limite à la table près de l'âtre. Le maître fermerait.

Trois rues plus loin, Pete attend son ami, Georg, dans les remugles de la fosse à ordures et des eaux usées qui sillonnent la ville telles des veines noires. Il s’adosse contre la maison d’en face. Il pose son pied droit sur la base en pierre, porte à sa bouche son index qu’il mordille nerveusement. Il ne peut réfréner un rire, il est comblé, euphorique : il sait qu’il obtiendra sous peu le succès que ses efforts ont appelés obstinément. À vingt-cinq ans, bien que marié et déjà père, seules les femmes provoquent chez lui cet enthousiasme. Il s’en confiera à son ami autour d’un verre.

Mais l’occasion ne se présente pas ; Georg demeure bougon le temps que dura leur ivresse. Cela se passait dans une taverne de la place du marché – *Hauptmarkt*,

Après trois semaines de coma, j’avais échappé à la mort. Il fallut alors rétablir ce qui pouvait l’être, du corps ou des turbulences de la psyché. À l’instar de Pete, je conceptualisai les heures. Dans l’obscurité des nuits versées dans les profondeurs de ma solitude, je jouai la scène des grands absents, Pete et moi, et la mort, et le temps, et la mémoire. Il en résulta les fondations d’une acceptation : celle de ne pas savoir. Accepter le silence, le vide, faire de l’incertitude une devise, voire même une foi.

Pete

Que vas-tu faire maintenant du temps qu’il te reste à vivre ? Tu n’es pas mort, tu as la vie devant toi, Antoine.

Imagina-t-il qu'un jour le temps possédât chacun de nous ?

entre la tour du pendu – *Henkerturm*, et l’église Saint-Sébald. Un fâcheux fait la cour à sa belle, Georg le sent, comme un animal sauvage peut avoir l’intuition d’un danger imminent. Le ton monte entre les deux amis. La légèreté des réponses de Pete, son espièglerie, avaient plongé le fidèle compagnon dans un soupçon amer. Ils s’empoignèrent au collet, chahutèrent, s’es-claffèrent : deux enfants turbulents dont les jeux promettent une catastrophe. Des badauds curieux, puis de plus en plus excités. Une esquivé, un homme bousculé par mégarde et le ton monte.

Un devint trois ;

un corps resta qui gisait dans la boue et dans le sang.

C’est celui de Georg ; dans mes rêves il a mes traits.

Pete se tint assis de longues minutes, hébété et transi. Nul ne sut comment il rejoignit la maison bourgeoise de ses parents. Peter sénior soutint Pete jusqu’à son chaume qui croulait lentement sous la voûte étoilée. Il le posa sur la paille avec l’espoir de déjouer la mort.Plus tard, la peur se lova contre le malheureux ; la peur d’une condamnation infondée, injuste, plongea Pete dans une angoisse effervescente et fiévreuse des jours durant. Il proteste : « je n’y suis pour rien, je ne peux avoir fait ce dont on m’accuse ; il n’existe pas de meilleur compagnon que lui ! ».

Sous le regard démunî de Noémie, je bafouille un rôle sourd à l’entendement.

Et puis, au fond d’une impasse, la seule issue possible : l’asile. Dans le monastère franciscain, Pete passa quatre années à côtoyer ce que la connaissance humaniste produisait d’esprit le plus éclairé, au carrefour de l’orient et de l’occident. L’expérimentation manuelle était alors si étroitement liée au savoir qu’il se confondait avec elle ; il n’exista, dans l’histoire de l’humanité, moment où l’absence de séparation entre idées et fabrication ne fût plus manifeste que dans cette ville aux trente mille âmes, une des plus grandes d’Allemagne. On comprend mieux comment un simple fils de forgeron, à peine un apprenti serrurier, se trouva aux sources du prodige. Quel autre savoir-faire eût pu forger une clé pour remonter le temps ?

Pete fit son apprentissage par mimétisme et dévotion auprès de ceux qui deviendraient ses mentors, au côté de Dieu. La maîtrise de son art lui permit de fabriquer les serrures les plus complexes, les plus belles, les horloges les plus célèbres des casernes de Strasbourg aux Soupîrs de Venise, des images d’Augsbourg aux coffres enflés d’Ulm. Les circonstances venaient de lui offrir l’opportunité de mettre son agilité à créer des ouvrages d’exception au service d’une révolution : la miniaturisation des horloges, capables d’indiquer l’heure sans être remontées pendant presque deux jours.

Martin Behaïm, qui suspendit son globe terrestre sur un trépied de cuivre, lui inspira-t-il les petites sphères dorées ou argentées, reliées entre elles par une charnière délicate, qui révèlent les numéros romains et arabes du cadran ? Penché sur son métier, tenant entre ses doigts épais cet objet de moins de cinq centimètres de diamètre, Pete grava au ciseau des symboles – astre céleste, reptile, lauriers... et une inscription latine :

DVT ME FUGIENT AGNOSCAM R.

Le temps échappera à l’Homme
mais la montre discernera son exactitude.

Pete pensa-t-il qu’avec ses « petits œufs », ses Uhr, chacun posséderait la mesure du temps ? Imagina-t-il qu’un jour, le temps possédât à son tour chacun de nous ? Put-il seulement se concevoir lui-même, Peter Henlein, esclave du sablier ? lui qui troussait les jupons et cherchait la reconnaissance des nobles, lui à qui l’histoire attribuerait l’invention de la montre et retiendrait son nom comme un oiseau en cage.

Moi

Que connais-tu de la mort, toi qui es debout, dans la mémoire collective ? Que sais-tu de la fin ? Que connais-tu de la morsure de l’oubli ? Si je mourais demain, où vivrait mon père, dans quels souvenirs ? Personne ne peut se souvenir de lui comme je m’en souviens. Qui se souviendrait de moi ?

Pete

Je comprends. Tu as rencontré la peur, drapée dans sa violence, et tu l’as confondue avec la mort. Je ne connais rien de la mort, rien dont je puisse témoigner. Antoine, personne ne peut définir la mort ; ni l’accepter d’ailleurs. menteur celui qui affirmerait le contraire. Le secret, vois-tu, c’est ACCEPTER de ne RIEN savoir : de ne pas savoir ce qu’il faudrait accepter... de ne pas savoir ce que c’est que la mort. Tu dois accepter que le monde, la vie, n’aient pas de réponses à livrer.

J’ai offert l’heure à l’univers éternel, je l’ai parée du plus bel objet ; tu aimes ma montre Antoine ?

Moi

L’idée était ingénieuse, je l’admets.

Pete

Il me semble que j’ai inventé le temps !

Moi

Le temps ! Le temps, c’est une illusion que l’on s’inflige obstinément et que l’on s’accorde, rarement. Il ne peut être cédé à autrui, encore moins inventé. Qui prétendrait avoir créé les arbres, le chant des oiseaux, les ruisseaux qui bruissent entre les fougères, les menthes et les rochers plats, l’amour... ? Tu as forgé des chaînes ; tu as volé mon temps ! Aujourd’hui, je veux le récupérer.

La colère m’habita longtemps, comme la terreur, submergées par des larmes incontrôlées. Mais elles se dissolurent, colère et terreur, dans les bras de Noémie, sous la caresse de ses encouragements. Seule sa chaleur pouvait me réchauffer. Elle devint mon seul avenir tangible et serein. À la sortie de l’hôpital, je m’installai quelques semaines au Cap Safran, chez mon oncle Jean-Baptiste.

Le Cap Safran était un ancien port de pêcheurs transformé au fil des années en quartier résidentiel, oiseux l’hiver et lascif l’été, lorsque ses plages s’offraient aux estivants. Situées à l’extrémité sud de la ville, ses rues – dont le calme séduisit ma convalescence lors de mes nombreuses promenades – étaient composées essentiellement de maisons de maître d’autant de la fin du XIXe siècle, avec leurs pierres d’angle et leurs persiennes dont les espagnolettes garantissaient la sécurité durant les journées laborieuses. De petits immeubles assez récents transfiguraient çà et là, tout à trac, la patrimonialité des habitudes architecturales. Mais nulle transformation n’affectait à l’égal de ces tours apostées entre colline et garrigue, qui délimitaient à l’est sa circonscription. Jean-Baptiste avait acheté la villa aux parents de son épouse et l’avait transformée en maison de famille.

Lucca adorait nous y retrouver lors de visites impromptues. Mais à un premier silence que j’opposai, interdit, à sa présence inopportune, s’ensuivirent de nombreux autres ; comment aurais-je pu faire autrement sans trahir mon premier élan d’introversion ? Dans mon rétablissement, quelque chose se délitait de notre relation, de ma relation aux autres, à ceux de mon passé. Une partie de moi avait disparu et cela me désarmait. Je sentais les amarres à mon identité passée s’effilo-cher au frottement de l’incertitude. Ceux qui ne monteraient pas à bord de ma nouvelle vie sans les ba-

gages du souvenir – voire du mensonge – resteraient sur le quai de l’oubli. Jamais les choses ne redeviendraient comme avant. Je pourrais peut-être un jour me réjouir de l’œuvre du temps, ou pleurer de douleur sous ses mors ; mais jamais je ne pourrais revivre un passé qui se fondrait en moi comme la vague confidentielle d’un jadis impénétrable, une houle intérieure, indéfectible et reniée.

*

Et la vie se prolonge.
S’étire jusqu’à dans le souvenir
Inattendu,
Oublié,

des premières clartés, originelles

- des premiers ciels étoilés,
des premiers horizons, des espérés -

que le ressacs conduit
jusqu’aux ultimes riviages.

Dé-conte de la solitude, 15/09/2064

*

Devant l’entrée de Saint-Joseph, une ambulance patientait, les portes closes et le moteur au ralenti.

Lucca me fixa. Il semblait attendre de ma part une réaction au récit de l’anniversaire de mémie Jeanne. Je me levai et lui fis face. Ses sorties sur mon père, ses tentatives de me ramener vers un passé que je honnissais, tout depuis le début de notre rencontre avait installé durablement ma très mauvaise humeur. Je constatai qu’il avait une calvitie camouflée par un rasage du crâne quasiment à blanc si bien que je me surpris à penser l’avoir déjà connu plus à cheval sur l’honnêteté.

- Des vol-au-vent, tu es sûr ? commençai-je. C’est ce que nous mangions à Noël. Tu es certain que nous aurions mangé des vol-au-vent pour l’anniversaire de mémie, pour ses quatre-vingt-cinq ans ?

- Sérieusement, Antoine, c’est sur le repas que t’es pas sûr ? C’est ça que tu retiens de ce que je viens de dire ?

- Tu me parles d’un souvenir que je n’ai pas ; tu me dis que je t’aurais parlé, des confidences même. Que ta vie dépend de cette réunion de famille ;

- Exagère pas ! dit-il avec la moue qu’il prenait devant notre mauvaise foi lors de nos anciennes parties de cartes.

- Attends ! Tu me répètes et répètes et répètes que c’est à cette occasion que nous nous sommes vus pour la dernière fois, alors je dis OK. Je ne m’en souviens pas bien ; mais ne t’inquiète pas, ça va me revenir ! Mais pour cela, soyons précis, Lucca ! Tu sais bien que ce plat, c’est mémie qui le préparait pendant trois ou quatre jours, avant de nous recevoir tous, POUR NOËL. Tu imagines que pour son anniversaire, elle aurait préparé le repas, le repas de Noël qui plus est ; et tu penses que nous aurions accepté ?

- Nous avons accepté beaucoup de choses. Alors, peut-être que je me trompe sur le repas mais ça a rien avoir avec ce qu’on aurait pu accepter.

Le ton était monté soudainement sans que le volume sonore n’enflât démesurément ; nous étions conditionnés à laver notre linge sale en famille. Debout à son tour, Lucca posa ses mains sur les hanches et inclina la tête en avant. Dans cette position, il ressemblait à un boxeur, la tête absorbée par les épaules et les sourcils froncés. Une lumière tiède barrait son visage, le séparant en deux parties. S’il n’était pas vindicatif, il n’était pas du genre à se laisser assaillir sans réagir ; surtout lorsque cela touchait la famille. Que voulais-je finalement ? Je voulais arrêter de participer à leurs fabulations, à tous, à Lucca, et à tous les autres. Cette famille m’était devenue au fil des ans un boulet de plus en plus insupportable. Ses histoires me faisaient l’effet d’une marre croupie dans laquelle je ne souhaitais plus me baigner, dans laquelle je ne verserai plus mon seau.

Quiconque a participé aux conciliabules familiaux, aux messes basses, prêté l’oreille aux potins des fratries et des cousins, aux commérages des parents, quand bien même l’observation se fit derrière le moucharabieh de la neutralité, celui-ci connaît le potentiel de lucidité qui se fond dans nos positions stratégiques au sein de la famille. Il y a, c’est vrai, une vivacité d’esprit chez la plupart d’entre nous qui ne demande qu’à se révéler à l’occasion d’une conversation informelle. Mais nous devinons également le risque qu’il y a à se rallier à ce désir de déballage, et d’exposer une vérité au jugement des autres. Ce risque ressemble au danger d’explosion pour la roche lorsque l’eau s’insinue dans ses failles tandis que le gel avance son ombre. C’est pour cela que sitôt qu’elle fait mine de se révéler, cette vérité familiale, il ne faut pas la relever ; et c’est ce que je fis. Je me concentrai sur ce dont nous pouvions nous souvenir.

- Par ailleurs, ce n’était pas en février ! je repris, plus calme.



- Tu as raison. Après tout, tu ne veux pas prendre parti, tu as raison. Les fables sont plus rassurantes que les faits.

La vérité, cela peut blesser ; et dans notre famille, j’ai le sentiment qu’il n’y a pas de place pour elle.

Chjara paraissait chagrinée. Je percevais qu’elle ne voulait pas nous irriter davantage.

- Ecoute Antoine, je ne comprends rien à ce que tu racontes. De toute façon, je n’y étais pas à cet anniversaire.
- Qu’est-ce que tu veux dire ?
- J’ai été internée, tu te rappelles ? Isolée loin de vous tous, pour me soigner !
- Quoi ?
- Je te dis que je n’y étais pas ! J’étais internée !

Regarde-moi Antoine, regarde comme je suis. J’y ai passé la moitié de ma vie.

Le reste de la conversation m’échappa. Des convictions opposées se percutaient ; je voyais Chjara à cet

*

*Repenser à l’enfance aujourd’hui,
C’est éprouver le bannissement.*

Dé-conte de ma solitude, 24/12/2064

Ma vie arrive à son terme.

Eussè-je cherché du sens à tout événement que dans mes songes, un émoi ou un saisissement, peut-être une intuition, eussent (toute ma vie) tenté de dérober, de soustraire à mon insatiable raison ce que les phrases m’eussent par quelque sortilège révélé. À dessein, tant mieux.

L'effleurement d'une main console mieux que toute voix.

anniversaire et pourtant j’étais certain qu’elle disait vrai, elle n’avait pas pu être là. Mes certitudes se fissuraient sous les assauts de l’évidence, et avec elles la confiance que je confiais à mes sens, à mon cerveau, à mon intelligence. Sur quoi pouvais-je fonder mes croyances si l’interface de mon corps avec le monde pouvait être défaillante ? si toute évidence, si chaque connaissance pouvait être fausse ? si les souvenirs et les faits et la vérité se vautraient dans les méandres de la subjectivité ? La colère de Lucca était la seule réalité plausible.

J’étais groggy, perdu, désespéré. Ma respiration se raccourcit, mon front s’humidifia. Le décor se réduisait à une allée incertaine.

Chjara enveloppa ma main gauche de ses menottes osseuses et froides. Les miennes calcinaient, incandescentes par comparaison. Mais le feu c’était elle ; la vitalité c’était elle, féconde et éphémère.

Son sourire pâle, son regard compatissant, je ne compris pas ce que j’y vis.

Ce fut, je le crus sans toutefois l’espérer, sa façon de me dire adieu.

Je pris la route des collines pour rentrer. Inexplicablement, je me perdis. Par trois fois je rebroussai chemin. Noémie errait indéniablement dans la vacuité de notre ménage. Notre couple vivait ses dernières heures.

L’issue du chemin laisse pressentir un silence impénétrable au langage. Les paroles ne sont plus d’aucun réconfort devant la mort ; elles ne peuvent expliquer l’inexplicable, finissent par ne plus raconter l’ineffable.

L’effleurement d’une main console mieux que toute voix.

Aux portes du *motus*, de ce vertigineux doute que le crépuscule fait éclore à l’orée du langage finissant, le présent s’efface au profit de l’enfance renaissante, des balbutiements fabulés des premières aurores et des dernières brumes enveloppant le vague. L’essence du ressenti l’emporte sur la signification des mots, leurs minuscules possessions fondant comme neige au soleil. Le jadis ignore l’avenir, ne lui confiant plus aucune promesse.

Tous les corps qui m’aiguillaient dans la nuit sombre (ces bras dans lesquels accostèrent mes peines, cette chaleur fraternelle, amoureuse, amicale, filiale, que fréquenterent mes joies et mes doutes) sombrent avec moi dans le secret.

Ils formèrent les atomes,
poussière d’os, d’étoffes de chair,
ils constituèrent les fondements
du peuple de mes hautes solitudes. ■

SALAR DE UYUNI
PAR RENAN GICQUEL



Poésie

Ouvre ta pensée, passant

Ouvre ta pensée

Ta pensée passant

Prête tes oreilles à mon chant

Vois, comme ma voix est ta voix

comme ma voix et ta voix

Se mêlent à l'unisson

Toutes nos imaginations

Toutes nos imaginations voient

se mêlent à l'unisson

Vois, comme ma voie est ta voie

comme ma voie et ta voie

Croissent sans horizon

Et ma voix

Et ta voix

Les opinions, le désarroi

Sans-dents impuissants, et ce sens

croissent

impuissants

Et ce sens dessus dessous

Dessus, dessous, aussi là

aussi las

Yeux dans les cieux sis Haut, si las

Si haut...

Tant est inquiétant tout ce temps

Si !

aussi là

Tous, tant que nous sommes !

Tous !

Que nous sommes récit ! Dépris ;

Des prisonniers

Zoniers entre antan et sursis

Tenté, inquiet en tout se tend

Tant est inquiétant tout ce temps

Ce temps

De chien, de cochon, l'esprit

se tend

De caractères équipotents

De caractères

de cochon

Et qui pourtant ne voudraient pas



L'ENFER
PAR CORINNE GICQUEL

TRIBUNE

Je me souviens

Aux fondations de notre identité, les souvenirs entremêlent passé, présent et futur au fil intime d'une certaine évidence... jusqu'à ce que commence à poindre une oublieuse inquétitude.

Une chronique par Bloom

Nous vivons dans une extrême intimité avec nos souvenirs. Ils sont cette intimité, ces liants particuliers qui accordent une sorte de continuité subjective à notre existence, en dépit de leur formalisme discret, nous assurant de l'un à l'autre et jusqu'à notre présent que c'est toujours le même je qui expérimente le même monde. Nous priver de souvenirs, radicalement et pas seulement par le biais d'une amnésie, si loin qu'elle efface notre passé, c'est nous ôter toute possibilité d'exister, d'avoir une individualité tout autant qu'une réalité. C'est dire si au fond, pour nous, et à de très rares exceptions près, les souvenirs sont des évidences. Tellement qu'au fond nous ne les questionnons pas, parce qu'ils sont toujours, presque toujours, prêts à étayer immédiatement la conscience que nous avons de nous-mêmes. Mais il y a cependant quelquefois quelque chose qui nous y inquiète. Un nom qu'on dit avoir sur le bout de la langue et qui ne veut pas revenir. Une situation évoquée par autrui qui soudain nous semble différente, étrangère, voire inexistante alors que nous savons, et que nous ne sommes pas les seuls à le savoir, y avoir été. Un visage qui nous croise et nous interpelle, qui évidemment nous reconnaît et dans lequel rien en nous ne fait écho. Et avec les années Alzheimer fauchant des brassées entières de souvenirs pour n'en laisser que des traces vagues, labiles, éparées, explosées, dont les liens se distendent jusqu'à rompre et ne plus laisser sonner que leur absence dans un corps définitivement déshabité. Il faut toujours tenter de questionner ce qui paraît le plus proche, le plus évident, avant qu'il ne disparaisse dans l'oubli de l'habituelle indistinction. Parce que c'est souvent là que se joue et joue notre existence. Alors

qu'est-ce exactement, le plus exactement qu'on y parviendra, qu'un souvenir ? De quoi se souvient-on ? Qu'est-ce qui y revient ou peut-être ne fait finalement qu'y venir, y affleurer, y paraître ?

On aura tendance à dire, au premier abord, qu'il s'agit là de questions bien triviales. On se souvient du passé, de celui qu'on a vécu, expérimenté, et le souvenir n'est que le retour de ce passé dans notre présent, senti à nouveau comme

claire linéarité chronologique se donne pour en régler le mécanisme, c'est de la chronologie qu'on partira.

Du passé d'abord puisque c'est dans le passé qu'est prétendu s'originer et se former le souvenir. Un passé conçu comme un ancien présent au sein duquel se forme le souvenir. Mais à bien y regarder cet ancien présent n'en est pas un. Non pas seulement parce qu'il revient dans le souvenir mais pas comme un retour, on y reviendra, mais bien plus

Il faut toujours tenter de questionner ce qui paraît le plus proche, le plus évident, avant qu'il ne disparaisse dans l'oubli.

présent. Quoi de plus simple et de plus évident ? Mais comme tout ce qui se veut ou se prétend tel, ça ne l'est justement pas vraiment. Le souvenir ne serait donc que le plat retour d'un passé, comme le pur effet d'un replay déroulant à nouveau devant nous ce que nous avons précédemment vécu au présent. Où se marquent les progrès ravageurs du simplisme systématique de notre conception purement technologique du monde, y compris nous-mêmes. Il s'agit de reprendre un à un les termes de cette évidence courante pour y dénicher ce qu'ils masquent d'une complication qui finalement dévoilera un souvenir bien plus singulier que la simple reproduction à quoi la culture commune le réduit le plus souvent. Dans un souvenir il y aurait donc du présent, du passé et le seul retour du second dans le premier. Simple affaire de boucle de retour chronologique. Et puisque la

radicalement parce qu'il n'y a jamais pour nous de présent. Bien sûr notre présent fait effet de présent pour nous, encore qu'il soit finalement très encombré de souvenirs, on y reviendra aussi. Et que du fait de sa définition chronologique, ce temps qui fait à la fois jointure et césure entre passé et futur, se réduise à une pointe si aigue, si effilée, et de plus toujours en mouvement, que notre perception ne peut jamais s'y arrêter réellement. Le présent est à proprement parler le point de fuite jamais assignable de notre perception chronologique du temps. De ce fait, et parce qu'en plus notre perception, pour se former dans notre corps, requiert une certaine durée, si réduite soit-elle, même si on la limite à la pure sensation, ce que nous percevons comme présent est toujours déjà réellement du passé. Notre présent est toujours en retard sur le présent réel, et n'en est déjà qu'un souvenir. Comme on l'a vu passé au crible de notre perception, aussi bien qualitatif que quantitatif. Ce qui implique que fondamentalement tout souvenir est souvenir du résultat d'une transformation par notre perception d'une présence réelle qui nous échappe spécifiquement, que ce qui donc y revient, ou plutôt y vient, s'y présente, n'est pas le présent de cette présence. Qu'originellement il n'est pas un retour mais une transformation perceptive qui cadre un présent réel à la mesure de nos capacités sensibles et intelligibles. Il ne rejoue jamais plus ou moins à l'identique un présent désormais aboli, il l'instaure a posteriori à l'aune de notre perception réaliste, de ses contraintes et de ses limites fonctionnelles. Mais après tout, pourquoi chercher si loin si notre présent, qui est donc déjà souvenir, tout au moins ce qui se montre là comme souvenir, fait effet pour nous de présent ? Actons là que le seul présent qui importe pour nos souvenirs est ce présent qui est déjà toujours ce genre de souvenir et oublions-le aussitôt pour faire revenir nos souvenirs habituels et leurs tranquilles retours réguliers. Le tour de passe-passe est un peu gros, mais après tout n'est-ce pas celui que nous faisons à chaque instant ?

Repartons donc de ce présent qui fait effet de présent pour nous et qu'est supposé saisir le souvenir pour le faire ensuite revenir comme passé dans

AVERSE
PAR BLOOM



notre futur. Se pose alors la question de cette saisie, de ce qui y est réellement saisi de ce présent. Soit celle de la mémorisation de ce qui nous environne et de ce qui y survient. Notre mémoire ne travaille pas de façon homogène par rapport à tout ce que nous percevons. Pour la raison très simple qu'elle a une capacité limitée et que si elle devait tout retenir, à l'identique, de ce que nous éprouvons, elle serait immédiatement saturée et notre cerveau ne parviendrait plus à percevoir quoi que ce soit, occupé qu'il serait à mémoriser en permanence. La plus grande part de ce que nous éprouvons n'est conservé que temporairement, juste ce qu'il faut pour assurer un enchaînement cohérent de nos actes et la continuité fluide de notre sentiment d'être sujet et le même sujet dans le temps qui passe. La quasi-totalité de cette mémorisation se fait inconsciemment, reste donc insue sauf si dans ce flux régulier quelque chose varie au regard des processus que notre perception considère comme habituels. Soit une variation directe, qui motive soudain notre attention et une prise de conscience de ce qui habituellement relève de l'inaperçu, soit une variation a posteriori, qui requiert qu'on revienne sur ce qui a eu lieu quelque temps auparavant, qu'on s'en souvienne, pour l'interpréter et le faire rentrer à nouveau, éventuellement sous la forme de l'exception, dans le flux fonctionnel de la perception et de la mémorisation temporaire. Mais parce qu'il n'est question que de variations autour d'un flux de perception fonctionnel, ce souvenir ne revient que sur un temps court, parce que le retour à la régularité perceptive se fait alors rapidement – on ne s'en est pas écarté significativement, le temps d'intégrer la variation à cette régularité, et parce que la mémoire a besoin de son oubli pour continuer à fonctionner. Ce souvenir-là n'est donc pas le retour à l'identique de ce qu'on a perçu globalement lors d'un présent désormais passé, mais un rappel très partiel, très partial, très limité et très temporaire de la variation cette perception. Ce n'est pas le passé qui revient, mais une bribe particulière de celui-ci, déterminée par les schémas fonctionnels de la variation de cette perception, qui de plus s'efface très rapidement. On est loin du concept de souvenir-copie que véhicule la culture commune.

Mais on l'a vu, la mémoire ne travaille pas de façon homogène sur nos perceptions. Et d'ailleurs pas simplement sur, mais avec notre perception, en interaction permanente avec elle. Ce qui se marque déjà pour le souvenir temporaire, puisqu'il s'institue par et dans la variation de notre perception d'avec ses schémas fonctionnels habituels. Qui eux-mêmes ne se présentent pas complètement constitués a priori. S'il y a bien une part phylogénétique qui s'attache à notre perception, propre à l'espèce, dont nous héritons comme déjà constituée, elle comporte aussi une part culturelle, propre au groupe de référence, et une part singulière propre à l'individu. Ces deux dernières se constituent au cours de notre existence, la première très majoritairement dans l'apprentissage scolaire et éventuellement dans celui qu'on continue ensuite à développer individuellement, la seconde à partir de nos singularités et des circonstances spécifiques de notre existence. Donc au moyen de la mémorisation que nous faisons de notre éducation et de nos expériences, des souvenirs que nous en formons. Si la mémoire dépend de la perception pour instituer le souvenir, celle-ci en retour, au moins en partie, dépend de la mémoire pour formaliser son cadre d'exercice fonctionnel, qui constitue le fond sur lequel le souvenir se détache. Et cette interaction reste opératoire si d'une variation dans le flux perceptif fonctionnel on passe à un écart caractérisé, significatif. D'autant plus opératoire que cet écart est important, parce qu'il impacte alors fortement notre cadre perceptif jusqu'à le modifier. Cette mémoire-là est une mémoire sur le long terme, qui produit des souvenirs durables, mais pas nécessairement sous la forme sous laquelle nous les concevons culturellement. Ce qu'elle saisit est ce qui fait accroc dans le cours réglé de la perception fonctionnelle et qu'il s'agit de raccommoder par le souvenir. Ce qui s'en écarte significativement au point d'arrêter le flux fonctionnel de la perception et de la forcer à se manifester pour telle. Ce qui fait mémoire, sur le long terme, c'est cette interruption, toujours singulière a priori, du flux



ESCALIER À PARIS
PAR RENAN GICQUEL

perceptif. Singulière parce qu'elle y fait un écart assez radical pour ne pas se laisser aisément résorber. Fondamentalement la mémorisation durable répond d'abord à la nécessité de gérer au mieux le risque de cet écart singulier en l'intégrant le plus complètement possible au fonctionnement perceptif, quitte à en modifier le cadre de référence préexistant. Et de le gérer dans la durée, parce que la résorption de cet écart dans le flux perceptif régulier requiert du temps pour se réaliser, parce qu'il s'agit aussi de se prémunir contre le risque de son éventuel retour sous une forme similaire. Le souvenir durable est la manifestation de ce travail de la mémoire contre le risque que représentent les écarts trop singuliers au flux perceptif régulier.

Plusieurs points sont là à approfondir pour saisir en quoi le souvenir n'est jamais la simple copie de ce qu'on a perçu à un moment comme présent. D'abord pourquoi un écart significatif au flux perceptif habituel est-il un risque ? En premier lieu parce qu'il l'interrompt et bloque donc la perception, nous laissant sans information sur notre environnement et nous livrant de ce fait aux dangers qui peuvent y survenir. Il importe alors de revenir au plus vite à une perception normale permettant de les détecter et éventuellement s'en prémunir. Ensuite parce qu'il remet en cause de façon brutale, au contraire de la simple variation, notre cadre perceptif de référence. De ce fait le retour à la perception normale n'est jamais retour au cadre perceptif précédant l'écart. Il ne peut se faire que par un réarrangement, plus ou moins

de sa survenue pour a minima le rendre congruent au cadre phylogénétique de notre perception, et éventuellement à son cadre culturel et à son cadre individuel. De ce fait le souvenir simplifie nécessairement ce que l'écart affirme de singulier dans le flux perceptif, simplification qui passe par un tri des caractères qu'il présente, cohérent a minima avec la classification perceptive de l'espèce, puis par une quantification de ce qui s'y affirme singulièrement pour le ramener à la mesure de nos capacités perceptives, enfin par une formalisation globale qui permet de l'intégrer dans un cadre perceptif modifié mais ne violant pas les paramètres de la part phylogénétique de notre perception. Les opérations propres à cette formalisation pouvant aller, dans certains cas extrêmes, jusqu'à l'inclusion d'une part plus ou moins large d'éléments n'ayant aucun référent réel dans le passé que le souvenir est supposé faire revenir et qui la rendraient potentiellement plus efficace. Le souvenir saisit ce que la mémoire simplifie, déplace et schématise dans le présent qui s'impose explicitement à la perception, parce qu'il y fait singulièrement écart, pour le réintégrer dans le flux courant de celle-ci, dès que ce présent devient passé. Il est la trace de l'opération mémorielle de régularisation d'un écart à la perception courante. Pas la copie d'un quelconque passé mais de ce que la mémoire fait de ce passé pour le rendre régulièrement perceptible. Ce qui implique qu'en dépit de sa cohérence, condition de sa reconnaissance perceptive, il est toujours déformé et lacunaire au regard de ce que serait la pure copie d'un présent devenu passé.

Ce qui fait mémoire, sur le long terme, c'est cette interruption, toujours singulière a priori, du flux perceptif.

large et profond, de celui-là visant à régulariser celui-ci. Mais cette modification n'est pas immédiate et elle fragilise le cadre perceptif courant, lui ôtant pour une durée certaine, souvent longue, quelquefois pour toute l'existence, au moins localement, une part de son fonctionnalisme. Tout dépend là de l'intensité singulière de l'écart, donc de la gravité de l'accroc perceptif qu'il provoque. Le souvenir ne peut alors pas être le simple retour de cet écart, sa copie décalquée du passé auquel il renvoie dans le présent dans lequel il se remémore. Parce qu'il ne ferait que reproduire l'accroc et l'interruption du flux perceptif que la mémoire au contraire entend ravauder. Qu'est-ce que saisit alors le souvenir si ce ne peut pas être ce qui va devenir passé chronologique ? D'abord le survenir d'un écart, qui le motive, à partir de quoi la mémoire l'institue. Puis la régularisation perceptive de cet écart, qui est une transformation

Mais ce qui est ainsi saisi dans le souvenir implique alors son caractère ambivalent tout autant que la nécessité de son retour, de sa répétition. Ambivalent, le souvenir l'est inévitablement parce qu'il est la trace d'un accroc perceptif et la manifestation de son ravaudage mémoriel. Il porte donc en lui à la fois le traumatisme lié au premier et l'apaisement découlant du second. Traumatisme amorti par rapport à l'intensité de son survenir, puisque le souvenir ne le rejoue pas à l'identique, mais insistant comme un fantôme, parce que c'est ce qui le motive. Apaisement qui n'est jamais immédiatement complet parce que la régularisation de l'accroc et le réarrangement associé du cadre perceptif dans lequel elle a lieu nécessitent du temps, qui implique que le souvenir revienne. Qu'il y ait finalement de bons et de mauvais souvenirs tient à l'intensité de la survenue du trauma tout autant qu'à l'étendue de la

▲ transformation mémorielle qui en fait un souvenir. Le bon souvenir sera celui pour lequel l'accroc perceptif à quoi il renvoie n'aura pas été excessivement dévastateur, ni quant à son écart, ni quant à son contenu. On a plus facilement un bon souvenir d'un évènement agréable, parce que même s'il fait écart au flux perceptif régulier il est plus facile de l'y ramener, parce que son effet propre est positif. Dans son souvenir sont alors saisies toutes les composantes les plus gratifiantes de l'évènement qui en recomposent un passé alors perçu comme magnifié. Si l'accroc est désagréable, le souvenir tente aussi d'y trouver les composantes les plus gratifiantes, mais leur faible quantité ne suffit pas à amortir les effets négatifs du double traumatisme à quoi il renvoie. Il travaille alors à le schématiser plus encore qu'il ne le fait dans le cas précédent, pour en éliminer les traits les plus directement traumatisants au profit d'une formalisation fonctionnelle la plus poussée possible, se rapprochant au plus près d'un enchaînement causal neutre. Le souvenir revient alors inévitablement parce qu'il doit réactualiser le réarrangement du cadre perceptif et la régularisation de l'accroc qui s'y produit tant qu'ils n'ont pas été menés à bien. Il revient bien entendu si une situation similaire à celle qui l'a motivé se présente à nouveau à notre perception, comme moyen le plus efficace de régulariser celle-ci sans interrompre durablement le flux per-

gularisation de l'écart singulier qui l'a provoqué et de ses conséquences perceptives.

Il n'est alors plus question de ce que saisit le souvenir de la transformation mémorielle du passé, mais de ce qu'il restitue au présent de cette saisie. Ou plutôt aux présents puisque son retour se répète et que rien ne garantit a priori qu'il revienne à chaque fois identique à lui-même. Parce que ses retours multiples consolident un peu plus à chaque fois et la régularisation de la singularité perceptive dont il est issu et le cadre perceptif global intégrant celle-là. Ce qui subsiste de traumatisant en lui s'émousse un peu plus à chacun de ses retours et en délite peu à peu l'effet. D'une certaine façon il devient de moins en moins nécessaire, à proportion des effets curatifs qu'il produit sur la perception, il y perd de sa force, de son acuité. Il devient labile, de plus en plus fragmentaire, non seulement au regard du passé mémoriellement transformé qu'il formalise initialement, mais au regard de la cohérence de cette formalisation même. Il s'affaiblit et peut même ne plus revenir du tout, signe que le ravaudage perceptif à quoi il renvoyait est terminé. Tout dépend là encore de l'intensité de l'accroc initial, de sa singularité et des efforts que la perception courante doit déployer pour se les approprier à l'aide du souvenir. Ce qui fait que certains souvenirs reviennent plus longtemps que

doit à nos souvenirs anciens. Pour cette seconde raison, en plus de l'érosion propre, plus ou moins importante, qu'il subit du fait de ses retours, la perception que nous avons de chacun de nos souvenirs à chacun de ses retours est différente, puisque notre cadre perceptif n'est jamais exactement le même. Le retour du souvenir dans le présent ne se fait donc jamais à l'identique, il y subit toujours à la fois un affaiblissement propre et un déplacement perceptif.

On se retrouve finalement bien loin de la façon courante dont nous concevons le souvenir, loin de ce retour à l'identique, ou du moins très similaire, d'un bloc de passé dans notre présent. Il se présente comme le résultat, jamais définitivement fixé, d'un enchaînement d'écarts successifs à partir d'un présent devenu passé, qui n'est déjà lui-même qu'un écart à la présence réelle du présent. Ecart à la globalité de notre flux perceptif, tant en quantité qu'en qualité – il ne survient et ne dure significativement que relativement au peu qui fait accroc singulier à sa régularité. Ecart dans ce qu'il y saisit qui est déplacé, simplifié, transformé à la fois pour en effacer les effets traumatisants et pour réarranger le cadre global de perception afin d'y intégrer régulièrement la singularité de l'accroc perceptif qui l'a nécessité. Ecart dans chacun de ses retours, par lesquels il s'émousse et dans lesquels il n'est jamais perçu de la même façon du fait de l'inévitable évolution, à laquelle il participe avec tous nos autres souvenirs, de notre cadre perceptif. Cet enchaînement relie le souvenir à ce passé dont on entend lui demander témoignage. On ne se souvient pas n'importe comment de n'importe quoi. Mais ce dont on se souvient n'est qu'une trace très partielle et partielle, très « altérée » de ce qui est réellement survenu dans un présent devenu passé, parce que cet enchaînement qui y lie le souvenir est fait d'écarts répétés. Le souvenir témoigne de ce qu'il s'est passé quelque chose et de ce que notre perception, par le biais de notre mémoire, a fait de ce quelque chose pour nous le rendre régulièrement perceptible. Il témoigne donc aussi bien de notre individualité, phylogénétique, culturelle et singulière, de ses différents états dans la durée. En lui se croisent et se mêlent différents présents et différents passés, entrelacés si étroitement qu'il est impossible, dans la survenue de son retour, de jamais les démêler clairement. D'autant que sa cohérence formelle, imagée et discursive, nécessaire à son effet curatif, brouille inévitablement nos tentatives d'élucidation. Je me souviens, mais je suis incapable de dire exactement de quoi tant mon souvenir même est partie prenante de ce quoi. Je ne me souviens jamais qu'intempestivement. ■

Je me souviens mais je suis incapable de dire exactement de quoi.

ceptif – qui se trouve néanmoins mis temporairement en suspens par le retour du souvenir. Mais il revient aussi, sans qu'on en ait systématiquement une claire conscience, comme consolidation progressive de la transformation du cadre perceptif que l'accroc qui l'a rendu nécessaire a provoqué, comme traitement appliqué aux effets de trauma accompagnant cette transformation. Il revient enfin parce qu'il manifeste la continuité chronologique de ce cadre, et à travers lui celle de notre subjectivité. Quand nous faisons appel à nos souvenirs c'est explicitement parce que nous voulons y retrouver quelque spécificité de ce que nous appelons notre passé – et on a vu abondamment que ce qui y vient alors n'y revient que très partiellement, partialement et fragmentairement sous les dehors d'une cohérence recomposée, mais c'est aussi, implicitement, pour nous réassurer sur notre statut supposé de sujet. Raisons pour lesquelles le souvenir ne peut se contenter de simplement faire retour une fois, mais doit répéter ce retour sur le long temps, celui de la complète ré-

d'autres, sont moins affectés par ces retours. Que d'autres deviennent inaccessibles. Que certains nous hantent sur la durée entière de notre existence. Le souvenir en tous cas ne revient jamais identiquement à sa formalisation initiale. D'autant moins que chacun de nous en a de multiples et que chacun d'eux induit des effets propres, à chacun de ses retours, sur notre cadre perceptif courant. Le souvenir ne revient jamais ni au sein d'une perception vierge de toute influence, ni dans le cadre perceptif au sein duquel il s'est initialement formalisé, ni dans celui qui résulte du ravaudage auquel il travaille. Le présent dans lequel il fait retour, le cadre perceptif qui lui est associé, sont conditionnés, au moins pour une part significative, par tous nos souvenirs et tous leurs retours. Chaque souvenir et chacun de ses retours influence donc la façon dont nous percevons le retour, en chaque présent, de tous les autres. Sans parler du fait qu'ils formalisent aussi – on l'a déjà vu – l'institution des nouveaux souvenirs sur la base de notre perception actuelle et de ce qu'elle

ÉTRETAT
PAR RENAN GICQUEL



LE P ' TIT CANARD
Une gazette de la pensée et du langage

N°9

Directeur de la rédaction et de la publication
Christophe GICQUEL

Éditeur - Le p'tit canard
FR -74200 Thonon-Les-Bains
contact@leptitcanard.fr

Rédaction : BLOOM Delisle TIBOULEN ou Marx TEIRRIET
Illustrations : Corinne GICQUEL
Photos : BLOOM ou Renan GICQUEL

Conception graphique : Christophe GICQUEL

Le p'tit canard est une publication aléatoire
dont les exemplaires sont distribués gratuitement
et ne peuvent donc pas être vendus

100 exemplaires de ce numéro ont été imprimés
© Mai 2020 - Tous droits réservés

ISSN 2103-3676

www.leptitcanard.fr